Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1899.

Livraison 2ème. 6e SÉRIE. Tome III

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1899.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1899.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 13 Janvier 1899.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Ouverture de la séance à huit heures.

M. le Président lit quelques extraits du premier volume des "Comptes-Rendus" de l'Athénée.

L'ordre du jour demande le renouvellement du bureau, et les officiers suivants sont élus à l'unanimité des voix :

Président, M. le Professeur Alcée Fortier ;

1er Vice-Président, M. le Dr. Gustave Devron ;

2meVice-Président, M. Gaston Doussan ;

Sous-Secrétaire, M. Henri A. Bernard.

Le Président remercie ses collègues de l'honneur qui lui est fait, et promet de continuer à travailler, comme par le passé, pour l'Athénée.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

CAUSERIE.

Que de pensées charmantes, spirituelles, intéressantes, dans cette conversation écrite qu'on nomme une lettre ! Que de pages elle a remplies, que de choses elle a exprimées, que de confidences elle a reçues !

Une lettre c'est une messagère fidèle, qui traverse les rivalités des peuples, le tumulte des villes, pour aller porter à un autre cœur, les sentiments d'un cœur tendre et dévoué. C'est une envoyée discrète qui exprime nos souffrances à une âme qui veut les partager, nos joies à une intelligence qui sera heureuse de notre bonheur.

Une lettre ! Oh ! ce mot veut dire bien des choses !

C'est la chaîne mystérieuse qui rattache l'exilé au foyer de la famille ; il pense avec amertume à la patrie qui l'a envoyé seul sur une terre étrangère, mais sur le sol natal souffrent un vieux père et une mère chérie, il faut donc leur écrire, car dans la séparation le silence est comme l'oubli, comme la mort.

Une lettre, c'est un anneau invisible qui unit deux amis qu'une distance infranchissable sépare.

C'est un souvenir qui demeure même après la mort ; et, quand cet écrit est bon et vertueux, quelle consolation ne procure-t-il pas ? Qu'il est doux de méditer sur une lettre d'une personne aimée qui n'est plus ici bas.

Voilà ses pensées, ses conseils, ses encouragements ; ils sont moins fugitifs que son âme, qui s'est envolée auprès de Dieu dans les splendeurs du ciel. Douce illusion, on croit entendre la voix de la personne chérie, dont le timbre si connu résonne encore à l'oreille du cœur. On oublie pendant un moment le marbre glacé, qui nous sépare de ceux que la mort a frappés, on croit sentir leur ombre s'incliner vers nous et caresser nos lèvres de leurs tendres baisers.

Mais pour remplir une si belle mission la lettre doit être limpide et transparente comme l'onde, elle doit être pénétrée du suave parfum de la vertu, de tout ce qu'il y a de noble, de bon et de généreux. Sans ces qualités une lettre peut occasionner des suites funestes.

Que de maux ont été causés par une simple lettre !

Que d'âmes ont été brisées par des accusations injustes exprimées dans une missive méchante et perfide !

Rejetons bien loin ceux qui ont mis leur correspondance au service des passions impétueuses et mauvaises, et recherchons auprès des illustres et aimables écrivains qui nous ont devancés, la douce rosée du ciel, qui donnera à nos écrits une fraîcheur nouvelle.

De beaux noms s'inscrivent dans les annales de la littérature épistolaire ; les Anciens et les Pères de l'Eglise nous ont laissé des modèles dignes d'être placés à côté de ceux que nous ont transmis les grands écrivains du XVIIe siècle.

Mais il semble que la délicatesse et la sensibilité, qualités qui plaisent tant dans la correspondance, soient surtout le partage de la femme ; son cœur si tendre, si affectueux lui inspire des expressions heureuses qui ravivent les cœurs qui se croyaient morts. De ses écrits s'exhalent un suave parfum, une vertu calmante et un encens religieux qui purifient les âmes. Veut-elle

raconter un fait qui l'a émue, une aventure qui lui a procuré une charmante surprise, elle interroge son imagination et celle-ci lui dicte des phrases gracieuses, des saillies spirituelles qui réjouissent ceux auxquels elle adressera ses intéressants récits.

Le siècle de Louis XIV nous fournit deux intelligences remarquables qui ont excellé dans l'art épistolaire : Mme de Sévigné, dont nous nous occuperons dans une autre causerie et Mme de Maintenon, dont nous allons esquisser l'existence, afin de comprendre les motifs qui ont dicté à sa plume de si curieuses et aimables confidences.

Les plus beaux sentiments sont souvent puisés dans de grandes infortunes ; et ce qui est touchant à lire est ordinairement terrible à éprouver, la vie de Mme de Maintenon nous en donne une preuve sensible.

Mlle d'Aubigné eut pour berceau une cellule obscure dans les prisons de Niort, où ses parents étaient enfermés. La petite prisonnière sentit de bonne heure quelque chose de grand s'éveiller en son âme, elle n'avait pas trois ans qu'elle se sentait supérieure à ceux qui l'entouraient. Françoise d'Aubigné aimait à jouer avec la fille du geôlier, mais sans jamais cesser de la dominer. Un jour la petite geôlière, se trouvant vêtue d'une robe neuve, reprochait à la jeune captive sa grande pauvreté, celle-ci se redressa de toute sa hauteur et répondit : " Mais je suis une demoiselle et vous ne l'êtes pas ! " Cette réplique révélait les idées de noblesse qui remplissaient déjà ce cœur d'enfant.

En grandissant, Mlle d'Aubigné continua à prendre des leçons à l'école du malheur, mais en même temps elle puisa auprès de son admirable mère le courage nécessaire pour lutter dans les combats de la vie, et la force persévérante avec laquelle on sort victorieux de l'épreuve.

A douze ans elle entretint une correspondace régulière avec Mme de Villette, sa tante; ce fut dans ces lettres enfantines que Mlle d'Aubigné prit le goût d'écrire, talent qu'elle perfectionna plus tard d'une manière étonnante et qui lui mérita une place parmi les célébrités épistolaires. Les récits chevaleresques, que lui faisait sa mère des exploits de son aïeul, exaltaient la vive imagination de Françoise.—Et moi donc, dit-elle un jour, ne serai-je rien ?—Et que veux-tu être ?—Je voudrais être reine !

Plus elle avançait dans la vie, plus les épreuves semblaient l'abreuver d'amertume. Mise en pension chez les Ursulines de Niort, elle ne put y rester que quatre mois; les faibles ressources de sa mère ne lui permettant pas de continuer une telle dépense. Mais son séjour au couvent fut pour elle un bienfait providentiel, car les lumières de la foi éclairèrent son intelligence et elle abjura les erreurs de sa secte.

La jeune et ardente calviniste, transformée en une catholique zélée, continua sa carrière de revers, fortifiée par les sublimes enseignements d'une religion consolatrice.

A quinze ans Mlle d'Aubigné eut le malheur de perdre sa vertueuse mère. " Craignez tout des hommes, attendez tout de Dieu," disait cette mère infortunée en serrant une dernière fois sur son cœur sa chère et malheureuse enfant. Lorsque la jeune fille ne vit plus à la place de celle qu'elle chérissait, qu'un corps immobile et glacé, elle recourut à ce remède souverain qu'on nomme la prière et épancha devant Dieu son immense douleur. Peu à peu les lignes austères de sa bouche se détendirent, le calme reparut sur son front, et au milieu de ses pleurs un rayon d'espoir brilla dans ses yeux bruns. La foi et la confiance avaient relevé ce cœur brisé !

La vie de la pauvre orpheline fut alors bien pénible, elle dut travailler pour sa subsistance, et souvent le pain qu'elle approchait de ses lèvres décolorées, était trempé de larmes bien amères.

Mme de Neuillant lui offrit enfin sa maison, et lorsque le deuil de Mlle d'Aubigné fut terminé, sa tante la conduisit chez Scarron, où se réunissait une société de personnes distinguées.

Scarron, touché de la triste position et de la résignation de l'intéressante jeune fille, lui offrit sa main, qu'elle accepta sans hésiter. Cette union, quoique très étrange aux yeux du monde, fut heureuse; la charmante épouse de seize ans soignait avec un admirable dévouement les infirmités du vieux poète, qui en retour la chérissait comme si elle eût été sa fille.

Mme Scarron se trouva veuve à l'âge de vingt-quatre ans; dénuée de ressources, elle sollicita auprès du roi la pension dont son mari avait joui comme homme de lettres; elle parvint enfin à l'obtenir, devint la gouvernante du duc du Maine et acheta la terre de Maintenon dont elle prit le titre.

Quelques années plus tard, l'archevêque de Paris donnait la bénédiction nuptiale à Louis XIV et à la Marquise de Maintenon. Parvenue au faîte des honneurs, celle-ci ne fut pas plus heureuse. Obligée de cacher les ennuis de son front pour éclaircir celui du grand roi, elle sentit combien le sceptre est lourd à porter. Conviée au festin royal elle trouva que le nectar et l'ambroisie des dieux de la terre n'ont pas la saveur du pain noir que l'artisan gagne par un rude travail.

Mme de Maintenon chercha une consolation à ses épreuves dans l'exercice du bien. Elle fonda St. Cyr et passa dans ce pieux asile tout le temps qu'elle put dérober à la cour.

Après la mort du roi, Mme de Maintenon se retira entièrement dans sa chère maison de St. Cyr. Elle y vécut en sainte ; elle reconnut alors qu'une main paternelle et divine l'avait soutenue pendant toute son existence avec un amour incompréhensible, et qu'il importe peu que le chemin soit rude, puisque l'éternité viendra effacer les douleurs, transformer en palmes de triomphe les branches d'épines, en perles inaltérables les larmes versées !

Elle mourut à St. Cyr en 1719. Que de pleurs répandirent ces charmantes jeunes filles, dont elle avait été la bienfaitrice et la mère! Que d'éloges sincères et affectueux furent inspirés par leur ardent amour, leur profonde reconnaissance !

Sa mémoire sera toujours bénie de ceux qui chérissent la religion, la tranquillité des peuples, le bonheur des rois et la nécessité des institutions chrétiennes pour l'éducation de la jeunesse.

Si sa position et sa conduite lui méritent une place dans l'histoire, ses écrits lui permettent d'occuper un certain rang dans le monde littéraire.

Le style de Mme de Maintenon est noble et sérieux comme son caractère ; la raison domine dans ses lettres, mais avec charme. On y admire une grande élévation d'âme, une exquise sensibilité et une profonde connaissance du cœur humain.

Mme de Genlis assure que jamais personne ne sut terminer une lettre avec plus d'élégance et d'agrément.

On aime aussi à relire ses maximes, remarquables par leurs conseils utiles et leurs belles pensées morales.

Enfin la vie de la dévouée fondatrice de St. Cyr prouve combien la femme, être si faible, peut devenir grande en s'appuyant sur la religion, comment son esprit se rend capable de produire des idées admirables,

en cherchant ses inspirations et sa force dans cette vertu sublime, ce bouclier d'or pur, qu'on nomme Charité !

MARIE DUMESTRE.

BALLADE À L'HORIZON.

I.

Quand le hardi marin, sur l'océan immense,
Loin du pays natal, vogue, plein d'espérance,
Que cherche-t-il de l'œil
Dans le lointain des mers ? Une ligne tremblante
Entre le ciel et l'eau : c'est le céleste seuil
Où l'Horizon serpente.

II.

Du profond souterrain reparaissant au jour,
Le mineur ébloui contemple avec amour
La brillante nature !
L'innocent qui gémit au fond d'un noir donjon
Salue un coin du ciel dans l'oubliette obscure :
Ballade à l'Horizon !

III.

Autour des vieux clochers où l'herbe vient touffue,
La tombe d'un ami serait souvent perdue
Sans les cyprès des bords !
Vivants, séchez vos pleurs ; la terre est plus fleurie
Sous la Croix du salut qui plane au champ des morts,
Horizon de la Vie !

IV.

Halte là, vieux guerrier, blanchi dans les combats !
Le sol que tu défends a frémi sous tes pas,
        Comme l'air sur ta tête !
Prends garde, la mort passe ! Entends-tu le canon ?
—Oui, j'entends mille bruits que l'écho nous répète....
        Ballade à l'Horizon !

V.

Amis, parlons plus bas, car un enfant candide
S'amuse près de nous. De son regard limpide
        Que les éclats sont beaux !
Dans leur cristal sans tache, aux reflets d'innocence,
J'ai vu passer des fleurs, un ange et des oiseaux :
        L'Horizon de l'Enfance !

VI.

Berger, noire est la nuit, descends dans les vallons,
Quel est ce point de feu qui brille au pied des monts ?
        Berger, c'est ta chaumière !
Allons ! sur ta musette, encore une chanson !
Par delà Dieu t'écoute : Il aime ta prière :
        Ballade à l'Horizon !

VII.

Passage au grand du monde ! il aime qu'on le voie.
Au milieu des plaisirs son cœur n'a pas la joie.
        Les honneurs sont des riens,
Et l'or est un hochet que la mort nous réclame.
Non, cœur, vole plus haut, contemple d'autres biens
        A l'Horizon de l'Ame !

VIII.

J'ai deux pays au cœur. L'arbitre souverain
Sépara par la mer, dans un passé lointain
Ces deux pays que j'aime.
Bretagne est mon berceau ; je veux mourir Breton ;
Mais mon Exil m'est cher, j'y puis chanter quand même
Ballade à l'Horizon !

IX.

Adolescent pensif, aux rives de la Dore,
J'ai dit aux lauriers-blancs : Vous fleurirez encore
Pour les enfants rêveurs.
Lauriers n'ont pu fleurir ; ils n'avaient plus de sève....
Mais j'ai souvent revu mes lauriers-blancs en fleurs
A l'Horizon d'un rêve.

X.

Jeunes amis d'antan, frères que j'ai perdus,
A vous penser toujours et ne vous trouver plus
Me rend le cœur malade.
Les chagrins sont méchants, les ennuis sont poison.
O voix tremblante en moi ! chantonne une ballade :
Ballade à l'Horizon !

A. Maltrait.

UN CONTE JAPONAIS.

Par JUAN VALERA. Traduit de l'Espagnol.

Un de mes amis qui est maintenant au Japon, a eu la bonne idée de m'envoyer par le courrier un joli et curieux cadeau. Il consiste en douze petits volumes, imprimés sur un papier si fin qu'il paraît plutôt de la toile que du papier, et avec une multitude de charmantes illustrations intercalées dans le texte.

La partie peinte est beaucoup plus considérable que la partie écrite, et les illustrations sont très originales et gracieuses.

Si l'ouvrage eût été écrit en japonais, je serais resté avec le désir de le comprendre, parce que je ne sais pas un mot de la langue ou des langues qui se parlent ou s'écrivent au Japon.

Je sais seulement que les Japonais ont beaucoup de livres, et que, quelques-uns, les romans surtout, sont déjà traduits en différentes langues européennes, et particulièrement en anglais, en français et en allemand.

Par bonheur les douze petits volumes ou cahiers, quoique imprimés et peints à Tokio, sont en langue anglaise, et sont des contes pour les enfants, pour que les enfants du Japon apprennent l'anglais.

Il paraît que ces contes, entièrement populaires, sont pris mot pour mot de la bouche des petites bonnes japonaises : et cela doit être ainsi, parce que la naïveté du récit le fait voir clairement.

Ces contes m'ont tellement plu que je ne puis résister à la tentation d'en mettre un en castillan.

Sans autre introduction, voici le conte :

Le Miroir de Matsuyana.

Il y a longtemps deux jeunes époux vivaient dans un endroit très retiré et rustique. Ils n'avaient qu'une fille et tous deux l'aimaient de tout leur cœur. Je ne vous dirai pas les noms du mari et de la femme, qui sont déjà tombés dans l'oubli, mais je vous dirai que l'endroit se nommait Matsuyana, dans la province de Echigo.

Il arriva, quand l'enfant était encore très petite, que le père se vit obligé d'aller à la capitale de l'empire. Comme c'était si loin, ni la mère ni la fille ne pouvaient l'accompagner, et il parti seul, en leur promettant de leur rapporter à son retour de très jolis cadeaux.

La mère n'était jamais allée plus loin que le village voisin, et ainsi ne put surmonter une certaine frayeur en pensant que son mari entreprenait un si long voyage, mais en même temps elle éprouva une orgueilleuse satisfaction à l'idée que, de tous les environs, il était le seul homme qui allât à l'opulente ville, où habitaient le roi et les grands personnages, et où l'on pouvait voir tant de belles choses et de merveilles.

Enfin, quand la femme sut que son mari revenait, elle mit à la petite fille ses plus beaux atours, et elle-même se vêtit d'une belle robe bleue qu'elle savait qu'il aimait beaucoup.

Je ne saurais exagérer le contentement de cette bonne femme quand elle vit revenir son mari sain et sauf. La petite fille battit des mains et sourit de plaisir en voyant les jouets que son père lui porta. Et lui ne cessait de raconter les choses extraordinaires qu'il avait vues, pendant le voyage et dans la capitale même.

—A toi, dit-il à sa femme, je t'ai porté un objet d'un mérite extraordinaire ; cela s'appelle un miroir. Regarde-le

et dis-moi ce que tu vois dedans.—Il lui donna alors une petite boîte plate, de bois blanc, où, quand elle l'ouvrit, elle vit un disque de métal. D'un côté il était blanc comme de l'argent mat, avec des ornements en relief d'oiseaux et de fleurs; et de l'autre côté, poli et brillant comme du cristal. La jeune femme regarda avec plaisir et étonnement, parce qu'elle vit qu'un visage, qui souriait joyeusement, la regardait les lèvres entr'ouvertes et les yeux animés.

—Que vois-tu ? demanda le mari, enchanté de son étonnement, et très fier de montrer qu'il avait appris quelque chose pendant son absence.

—Je vois une jolie jeune femme qui me regarde et remue les lèvres comme si elle parlait, et qui porte, chose extraordinaire! une robe bleue pareille à la mienne.

—Petite bête; c'est ta propre figure que tu vois, lui répondit son mari, très satisfait de savoir quelque chose que sa femme ne savait pas.—Ce rond de métal se nomme miroir. A la ville chaque personne en a un; quoique nous ici à la campagne n'en ayons jamais vu jusqu'à présent.

La femme fut enchantée du cadeau; elle passa plusieurs jours à se regarder à chaque moment, parce que, comme je l'ai déjà dit, c'était la première fois qu'elle avait vu un miroir, et, par conséquent, l'image de sa jolie figure.

Elle pensa, cependant, qu'un bijou aussi extraordinaire était trop précieux pour qu'elle s'en servît tous les jours, et elle le garda dans la boîte et le cacha avec soin parmi ses trésors les plus précieux.

Les années passèrent, et le mari et la femme vivaient encore très heureux. La joie de leur vie était la jeune fille, qui grandissait et était le portrait vivant de sa

mère, et si affectueuse et bonne que tout le monde l'aimait.

Pensant à sa propre vanité passagère à se voir si jolie, la mère conserva le miroir caché, craignant que sa fille ne devînt vaine. Comme elle ne parlait jamais du miroir, le père l'oublia complètement. De cette manière la petite fille grandit aussi simple et aussi candide que sa mère l'avait été, ignorant sa propre beauté et la faculté qu'avait le miroir de la refléter.

Mais il arriva un jour où une immense infortune atteignit cette famille jusqu'alors si heureuse. L'excellente et affectueuse mère tomba malade, et quoique la jeune fille la soignât avec tendresse et dévouement, son état empira et il n'y eut plus d'espoir.

Quand elle sut qu'elle devait bientôt abandonner son mari et sa fille, elle s'attrista et regretta ceux qu'elle laissait sur la terre, surtout sa fille.

Elle l'appela et lui dit :

—Ma chère fille, tu vois que je suis très malade et que je vais bientôt mourir et vous laisser seuls, ton père et toi. Quand j'aurai disparu, promets-moi que tu te regarderas dans le miroir tous les jours, en t'éveillant et en te couchant. Tu m'y verras et tu sauras que je veille toujours sur toi.

Elle lui montra alors l'endroit où était caché le miroir. La jeune fille promit en pleurant ce que sa mère lui demandait, et celle-ci, tranquille et résignée, expira peu après.

Depuis ce temps la courageuse et vertueuse fille n'oublia jamais le précepte maternel, et tous les matins et tous les soirs elle prenait le miroir de l'endroit où il était caché et s'y regardait longtemps. Là, elle voyait la figure de sa mère morte, brillante et souriante. Elle n'était pas pâle et maladive comme dans ses derniers jours,

mais belle et jeune. Elle lui confiait la nuit ses ennuis et ses peines; et, en se réveillant, elle cherchait près d'elle de l'encouragement et de la tendresse pour accomplir ses devoirs.

La jeune fille vécut de cette manière, comme si sa mère veillait sur elle, tâchant de lui plaire en tout comme quand elle vivait, et ayant toujours soin de ne rien faire qui pût l'affliger ou l'ennuyer. Son plus grand plaisir était de pouvoir regarder dans le miroir et de pouvoir dire :

—Mère, j'ai été aujourd'hui comme tu veux que je sois !

Le père s'aperçut, enfin, que la jeune fille se regardait dans le miroir, sans jamais manquer, chaque soir et chaque matin, et paraissait causer avec lui. Il lui demanda alors la cause d'une conduite si extraordinaire.

La jeune fille répondit :

—Père, je regarde tous les jours dans le miroir pour voir ma chère mère et lui parler.

Elle lui raconta alors le désir de sa mère mourante et lui dit que jamais elle n'avait manqué de s'y conformer.

Attendri par une telle simplicité et une obéissance si affectueuse, il laissa couler des larmes de pitié et d'amour. Et il n'eut jamais le courage de dire à sa fille que l'image qu'elle voyait dans le miroir était la reproduction de sa propre douce figure, que le lien puissant et pur de l'amour filial rendait à chaque fois plus semblable à celle de la mère qu'elle avait perdue.

ALCÉE FORTIER.

UNE PARTIE D'ÉCHECS.

Légende dramatique.

PERSONNAGES.

RENATO.
IOLANDA, sa fille.
OLIVIERO, comte de Fombrone.
FERNANDO, son page.
UN VALET.

La scène se passe dans le château de Renato, dans la vallée d'Aoste, au XIVe siècle.

Une salle du château : les murs sont recouverts de tapisseries et le plafond est garni de poutres avec des baguettes découpées. Une grande cheminée sur le manteau de laquelle sont peintes les armes de la famille. Des escabeaux, des sièges en bois, sur lesquels sont placés des coussins d'étoffe avec les armes brodées, de grands fauteuils à dossier élevé, sculptés richement avec une bordure de bois à jour. En face de la cheminée une grande fenêtre à vitraux arrondis et retenus par des lames de plomb. Rideaux d'étoffe; coffres, bancs en bois sculpté. Dans un coin de la pièce, auprès de la cheminée, s'ouvrent deux portes à deux battants: l'une conduit aux appartements intérieurs, l'autre à l'escalier. Sur une table est posé un échiquier.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENATO ET IOLANDA.

Au lever du rideau, Renato et Iolanda se tiennent près de la fenêtre, comme pour interroger le temps. La fenêtre laisse passer une lumière froide et grise qui est réchauffée par la flamme ardente de la cheminée. Pendant la première scène les domestiques apportent deux candélabres à huile, en fer, et les posent sur la table.

Iolanda.—La pluie continue, froide, sans trêve, et déplaisante.

Renato.—Aujourd'hui de la pluie, Iolanda, demain nous aurons de la neige. Elle tourbillonne déjà dans les hauteurs de l'atmosphère, je le sens. La Becca était couverte ce matin.

Iolanda.—Et toujours le vent !

Renato.—Quelle heure est-il ?

Iolanda.—La seizième heure, mon père.

Renato.—La nuit est déjà venue. Ma pauvre fille, que ton sort est pénible : vivre ainsi prisonnière ici avec un vieux gardien aux cheveux blancs, dans cette vallée ténébreuse, demeure des ouragans! Quel brouillard épais! Ecoute comme siffle le vent. La montagne résiste à son vieil ennemi et gémit sous ses coups. Les sapins

font entendre leurs craquements. Combien d'entre eux sont couchés sur le sol !

Iolanda.—Ce sera demain une bonne journée pour le forestier. Nous verrons ces sapins crépiter et se résoudre en fumée. Qu'elle est belle cette petite flamme bleuâtre qui se dégage des tisons lorsqu'ils sont près de s'éteindre ! Quels beaux arbres ! Quand ils brûlent sur les chenets je les regarde, j'écoute leurs longs soupirs, et je pense à la forêt où jadis ils élevaient leur tête. Combien d'avalanches n'ont-ils pas soutenues et quelles neiges ont couvert leurs feuillages ! Il en poussera d'autres.

Renato.—Ma fille, j'ai froid.

Iolanda.—Venez, mon père, réchauffer devant le feu vos membres engourdis. Vous me raconterez les hauts faits de votre jeunesse ou bien la belle légende d'Arnold et de son coursier. Nous appellerons pour nous tenir compagnie Cristoforo et Martino.

Renato, *assis sous le manteau de la cheminée et regardant la flamme.*—J'ai vu bien des follets s'évanouir en s'élançant par la cheminée. Non, n'appelle personne, ma fille, c'est toi seule que je veux. Assieds-toi plus près de moi. C'est bien. Ainsi ma parole cherche le chemin le plus court pour arriver à ton cœur. Tu es ma fille chérie, Iolanda, le seul amour que j'aie sur cette terre, le seul, tu le sais. Quand tu es près de moi, ma fille, je ne pense plus à mes rides ni à mes cheveux blancs. Iolanda, je suis très vieux et je serais seul si tu me manquais. Une fois, pardonne-moi, j'ai désiré un fils, qui fût comme toi noble et beau et qui pût transmettre à ses enfants la gloire de mon nom, pure et intacte comme je l'ai reçue de mes aïeux. Dieu ne m'a pas exaucé. Ses décrets sont impénétrables. Dans mon cœur, Iolanda, il n'y a pas de place pour deux amours. A présent, quand j'y pense, je suis irrité contre moi-même, car je t'aurais dérobé une grande part d'affection. Viens ici, ma fille, écoute-moi ; tu es belle, bonne et chaste, ton nom vaut mieux qu'une couronne. Tu auras dix châteaux et de riches domaines ; tu seras dame et maîtresse de toutes mes vastes possessions, mais....

Iolanda.—Mon père, puis-je continuer ? Si vous voulez m'entendre, je devine tout ce que vous voulez me dire.

Renato.—Et bien ?

Iolanda.—Il manque encore à votre fille un époux.

Renato.—C'est vrai. Un chevalier noble et courageux qui, en te rendant heureuse, comblerait aussi mes vœux. Je suis au déclin de la vie. Quelque chose me dit que..

Iolanda.—Je ne veux pas entendre de si pénibles paroles. Vous redeviendrez jeune avec l'année et les violettes.

Renato.—Et puis ce château a trop d'écho, ces salles vides et sonores me font mal. Il faut des nids sur les vieilles poutres et des chansons; les galeries monotones doivent être remplies de cris. Il me manque des bambins qui viennent troubler mon sommeil. Tu le sais, on devient père pour être ensuite aïeul. Les vieux retombent dans l'enfance et aiment le badinage. Il leur faut des petits enfants, bien que ceux-ci crient souvent.

Iolanda.—Je veux être seule à vous aimer.

Renato.—Pourquoi? Dans tes enfants, Iolanda, je n'aimerais que toi. Tu es déjà trop âgée, tu es sérieuse, réfléchie, tu médites sur ce qu'il faut faire, c'est une mauvaise chose. Je te surprends parfois les yeux levés vers le ciel: dans ces moments-là, ma fille, tu ne penses pas à ton père. Après tout, tu es femme, et moi je suis un vieux paladin, aussi quand je t'embrasse, dois-je me courber vers toi. Et puis, dans cette vallée majestueuse et sombre, la solitude est trop grande et l'on ne peut s'y défendre de la peur. Tu ne connais pas les cieux étendus de la plaine ni les horizons dorés des lointaines contrées. Il y a des pays où les fleurs s'ouvrent toujours sous les doux baisers des zéphirs. Mes châteaux sont tristes et déserts. L'étendue du ciel y est bornée à ce que le regard peut embrasser. Cette sombre montagne pèse sur nous plus que les années. Ici, on vieillit plus vite que le temps, car le suave parfum des affections ne se mêle pas à la coupe de l'amour. Je suis mortel, ma fille, pense à toi-même.

Iolanda, *souriant.*—Je fonderai un couvent pour me faire abbesse.

Renato.—Tu ris, folle.

Iolanda.—Eh bien! parlons sérieusement. Moi aussi, quand je suis seule avec moi-même en présence de Dieu, je songe parfois aux joies de l'amour et je sens mon âme s'endormir dans l'extase. Je rêve que la destinée conduit vers moi un jeune homme noble et beau qui franchit les fossés du château paternel. Je l'écoute, il murmure à voix basse à mon oreille des paroles plus ardentes

et plus vivifiantes que la lumière du soleil. Je regarde ses yeux qui paraissent en feu et je me berce de visions célestes....puis peu à peu je me réveille, mais les salles du château paternel ne résonnent jamais sous les pas de cet être fort et beau.

Renato.—Tu as repoussé le marquis d'Andrate; c'était un bon parti.

Iolanda.—Je ne l'avais pas vu.

Renato.—Et le duc de Rosalba.

Iolanda.—Oh! le duc, par ma foi; il était peut-être fort, mon père, mais beau!.....

Renato.—Une âme généreuse l'emporte sur la beauté.

Iolanda.—Oui, mais je ne vois pas l'âme et je vois le personnage. Si j'étais telle que vous dites et que je ne suis pas, j'aurais le cœur animé d'une bonté divine et je trouverais un homme doué de qualités assez saintes pour pouvoir séparer chez lui l'âme de la forme extérieure. La beauté est l'impression qui arrête nos regards et ce n'est que plus tard qu'on cherche si les actions lui correspondent.

Renato.—Et tu préfères passer la vie de cette manière, entre le fuseau et les broderies, entre l'aiguille et l'échiquier?

Iolanda.—Oh! l'échiquier, justement vous m'en faites souvenir, je vous dois une revanche.

Renato.—Non, restons-en là. Je n'y réussis guère; je ne suis pas de force avec toi. Depuis longtemps l'élève a dépassé le maître. Tu es comme la tour de Bard, on ne la prend pas. Cette gloire s'ajoute à celle de la famille. Donc, le duc de Rosalba?....

Iolanda.—Ah! nous y revenons alors? Si je me souviens bien, vous m'avez dit un jour que vous me laisseriez maîtresse absolue de disposer de mon cœur et de ma personne.

Renato.—C'est vrai; contrairement aux usages, je veux que tu sois maîtresse plus absolue de toi qu'une reine sur son trône. Je sais que plus d'un me blâmera, mais moi, qui ne prends que Dieu seul pour juge de mes actions, je pense que ton choix sera le sûr garant d'un nom sans tache et d'un cœur sans peur. Mais parmi tous les seigneurs qui s'assemblent à ma cour, je ne t'ai pas défendu de choisir un époux. Peut-être aimes-tu quelqu'un en secret.

Iolando.—Non.

Renato.—Je te crois. L'amour d'un cœur altier apparaît sur le visage. Tu ne saurais feindre.

Iolanda.— Je veux vous satisfaire. Choisissez-moi vous-même un époux, j'y consens. Je vous rends la liberté que vous m'avez accordée et j'attends mon sort de vos mains.

Renato.—Merci, ma fille.

Iolanda.—J'ai entendu la cloche de la tour.

Renato.—Un châtelain du voisinage, qui vient me rendre le tribut d'hommages qu'il me doit.

Iolanda, *à la fenêtre.*—Je vois plusieurs chevaux.

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, un valet, puis OLIVIERO, comte de Fombrone et FERNANDO.

Le Valet.—Le comte de Fombrone demande s'il peut voir mon noble maître.

Renato, *à la hâte.*—Le comte de Fombrone!....Recevez-le tous avec honneur et qu'il soit chez moi plutôt le seigneur que l'hôte. (*Entrent Oliviero et Fernando.*)

Renato *à Fombrone.*—Oliviero, sois le bienvenu, mon noble et vieil ami; c'est jour de fête pour mon vieux château !

Oliviero.—L'amitié est l'aliment des joies les plus saintes et je ne l'ai jamais mieux éprouvé qu'en cet instant.

Renato *prend Iolanda par la main et la présente à Oliviero.*—Ma fille Iolanda.

Oliviero, *en s'inclinant.*—Dieu a uni deux choses bien opposées : la rigueur de la neige et la beauté des roses.

Renato, *à Iolanda en lui désignant Fombrone.*—Tu connais son nom ; nous étions amis quand nos bras étaient robustes et nos épées vaillantes. Nous visitions les cours ensemble et nous faisions la guerre côte à côte. Le seigneur de Montferrat que nous avons vaincu le sait bien.

Oliviero, *présentant Fernando.*—Mon page Fernando.

Renato, *après avoir regardé le page d'un air bienveillant et répondu à son profond salut par un signe de tête, se tourne vers Fombrone.*—Elevé à ton école il doit avoir la main prompte et la parole brève. Le sang engourdi se réveille vite près du feu. Les brises qui soufflent dans

cette vallée sont piquantes. Versez-nous du Mommeliano. *(Les domestiques servent à boire).*

Oliviero, *assis près du feu* —Par Dieu, je le jure ta fille est belle.

Renato.—Parle-moi de toi, Oliviero, ton visagne témoigne que tu as lutté avec les années et que, comme toujours tu as été vainqueur.

Oliviero.—Le beau temps est passé

Renato.—Le chêne ne craint pas la gelée. Qui dirait à nous voir que nous sommes du même âge? Est-ce que ces journées qui sont si courtes ne t'ont pas causé quelque désagrément? Les routes sont longues, Fombrone, et peu sûres. J'entends parler souvent de vols et de rapines. Ne t'est-il pas arrivé d'accidents?

Oliviero.—Un peu plus, au pied de la montagne, à l'entrée de la vallée, je ne sortais pas sans être maltraité.

Renato.—Comment? Raconte-nous cela.

Oliviero.—La solide épée et la vaillante ardeur de mon page Fernando m'ont tiré du péril. Nous venions à cheval, moi, mon page et deux serviteurs, quand un coup de sifflet aigu se fit entendre dans la forêt. Nous levâmes la tête et nous vîmes déboucher sur le bord de la route une troupe de dix brigands armés. Nous nous arrêtâmes, leur chef s'approcha de nous et d'un air arrogant nous ordonna de le suivre. Fernando alla vers lui à pas lents. "Oui, nous te suivrons, mais montre-nous le chemin," lui dit-il, et d'un seul coup il l'étendit à terre. —Aussitôt les autres brigands s'approchèrent d'un air menaçant, moins pour venger leur chef ensanglanté que pour s'emparer du butin convoité. C'étaient neuf gaillards bien armés et résolus, et nous étions quatre et moi, vieux et ne connaissant pas ces chemins pleins de broussailles. Mon page me regarda, puis s'approcha de moi comme pour recevoir quelque chose en cachette. Puis il éperonne son cheval et le lance au galop, cinq bandits se précipitent après lui, et nous restons victorieux, mais sans gloire et en securité.

Iolanda.—Fut-il rejoint par les bandits?

Oliviero.—Après avoir couru un moment il se retourna. La bande venait vers lui en souriant d'un air dédaigneux; il leur fit sentir le choc impétueux de ses armes. Il était planté comme un centaure antique sur le dos de son coursier. L'ennemi qui l'entourait poussait des hurlements furieux; lui, prompt à la parade et terrible à

l'attaque, occupait par de lentes manœuvres toute la largeur du chemin. Il avait déjà rompu son épée à force de porter des coups furieux quand, nous étant débarrassés des quatre bandits qui étaient devant nous, nous arrivâmes près de lui. Les brigands prirent alors la route de la montagne en laissant trois de leurs morts sur le terrain.

Iolanda.—Et ne fûtes-vous pas blessé ?

Oliviera.—Moi, non, mais Fernando reçut à la poitrine une écorchure qui est guérie aujourd'hui. Est-ce vrai ?

Fernando.—Oui, comte.

Renato.—Donne-moi la main, jeune guerrier. Tu es un brave ; chez toi le bon sens est égal à l'ardeur. A ton retour ton père sera content de t'embrasser.

Fernando.—Je n'ai pas de père, seigneur.

Renato.—Si jeune ! Tu as du moins une mère ?

Fernando.—Non plus et je n'en eus pas.

Renato.—Quel est ton nom ?

Fernando.—Fernando ; le sort me fut contraire. Si un jour j'ai des armoiries je porterai la barre noire.

Renato.—Tu es du sang des princes !

Fernando.—Si Dieu me donne vie, je ferai en sorte qu'on se glorifie d'être de mon sang.

Renato.—Voilà de fières paroles.

Fernando.—On peut me permettre cette assurance puisque tout ce que je suis je ne le dois qu'à moi-même.

Renato.—Tu es jeune et ardent, ton âme est franche et hardie, tu apprendras avec les années la science de la vie ; mois je vais te donner un conseil, moi, qui ai beaucoup vécu : il vaut mieux ne pas se vanter, la chose en est plus glorieuse.

Fernando.—Je pense que l'assurance convient à un jeune homme pourvu que les lèvres ne promettent pas plus que le bras ne peut tenir.

Renato.—Ne te fâche pas, Fombrone ; si je blâme ses défauts, j'aime sa valeur, mais son orgueil me déplaît.

Fernando.—Je respecte en vous l'antique valeur et le nom du meilleur ami de mon maître, mais je n'ai pas coutume de baisser la tête et, de toutes mes qualités, la première c'est l'orgueil.

Renato.—Que sais-tu de la vie, enfant ? qui te l'a apprise? Parce que tu as la joue en fleur et l'œil enflammé, parce que la vigueur de la jeunesse te rend fort contre les périls, parce que la nature entière sourit à tes

regards, parce qu'en contemplant le destin qui s'avance tu te sens un bras nerveux et au cœur une espérance, parce que ta nuit sereine n'a que des étoiles, parce que, si ta lèvre a soif, ta coupe est toujours pleine, tu te lances follement et avec ardeur contre l'avenir et tu cries au destin : Je veux et je n'ai pas peur. Mais ne sais-tu pas, enfant, ne te l'a-t-on pas encore dit, que le chemin est très long, que la vie n'est qu'une heure, et qu'avant d'arriver au but convoité tu auras les mains déchirées, le visage ensanglanté, que tu devras dévorer l'injure et l'affront, qu'aujourd'hui tu t'appelles l'aurore et que demain tu te nommeras le soir? J'avais, moi aussi, l'âme pleine de splendides chimères ; quand les bannières belliqueuses flottaient au vent, je sentais les frémissements généreux et la soif des périls, mes mains inquiètes s'agitaient et brandissaient la lance ; au seul mot de gloire mes yeux brillaient de l'ardeur de la victoire. Mais un jour, selon la loi de la nature, ma force m'abandonna, mon épée devint pour moi un lourd fardeau, mes illusion s'évanouirent, les mouvements de mon cœur s'arrêtent,....et .mes rêves de gloire n'étaient pas encore réalisés.

Fernando.—Vieillard, tu es grand et noble comme personne ne le fut jamais. Je dirai un jour avec orgueil : Je l'ai vu et je lui parlé. Tes paroles sérieuses sont celles d'un voyant. Oui, tes sages conseils, je les conserverai toujours dans mon esprit, mais mon sort ne ressemble pas au tien. En naissant tu avais un nom, un toit, une famille, ce fut un père qui t'apprit la vie, la grandeur de tes ancêtres fut l'aiguillon qui te poussa aux grandes actions. Les armes furent pour toi un jeu avant d'être une carrière. Pour moi, j'ai grandi seul ; pas même orphelin et jamais enfant. A l'âge des sourires, des baisers, des caresses, je n'ai connu que la colère, je n'ai connu que les plaintes. Je n'avais pas eu de nom à rendre illustre, à conserver sans tache comme un legs sacré. Je n'avais pas un père qui, pour récompenser ma valeur, déposât un baiser sur le front du jeune vainqueur. En revenant du camp, je ne trouvais pour me réconforter que les soins mercenaires d'un foyer étranger. Tandis que la gloire de tes illustres aïeux te soutenait, je dus tout acquérir à force de travail et de bon sens. Personne ne me fit connaître l'honneur, personne ne me parla de Dieu. L'honneur, la science des

armes, la fidélité sont mon héritage. J'ai laissé des lambeaux de ma chair dans plus d'un combat, j'ai laissé des lambeaux de mon cœur au pied de plus d'un blason. Confiant dans ma destinée, je n'ai porté envie à personne, malgré les insultes cruelles des grands. Dans ma solitude, je mettais mon orgueil à surmonter les obstacles que je rencontrais sur mon chemin, et maintenant que, par ma volonté, ma route se trouve dégagée, que je suis page et que je suis près de gagner les éperons d'or, ce qui est pour moi le plus grand des trésors, il faudrait me modérer et rester muet? Non, non, je ne le puis. Je me suis tu pendant bien des années; aujourd'hui je suis fort, mon épée n'a pas d'égale au monde, et ce n'est pas une entreprise facile que de me défier au combat. La flèche ne sort jamais en vain de mon carquois, elle pénètre dans le but le plus étroit. Si je décoiffe le faucon, il ne s'égare pas et revient à terre avec sa proie. Je n'ai pas délaissé non plus les beaux-arts et je sais sur mon luth accompagner les chants. En chantant des ballades, je puis ravir la pensée. Je sais parler d'amour comme les trouvères, j'ai rompu plus d'une lance dans les tournois et j'ai attiré les regards de plus d'une belle châtelaine.

Renato.—Par Dieu, tant d'audace ne me plaît pas, il faut que je te mette à l'épreuve, car si tu succombes...

Fernando.—Seigneur, je suis à vos ordres. J'accepte avec plaisir tout ce que vous voudrez essayer; mais permettez-moi de vous faire connaître tous mes talents, puis vous me mettrez alors à l'épreuve, je ne vous demande rien de plus. Pour savoir attaquer et me défendre j'ai appris la marche difficile des échecs et personne ne peut me vaincre.

Renato.—Puisque tu n'as pas trouvé de rival, nous te verrons à l'œuvre, homme habile en toute chose. Et toi, ma fille, enseigne-lui, et ce sera glorieux pour toi, comment on peut vaincre sans chanter victoire. (*A Fernando*) Nous allons voir ici ce que vaut ta science. Tu perdras, je te le prédis.

Fernando.—Nous verrons....et l'enjeu?....

Renato.—L'enjeu....Si tu gagnes, je te donne pour épouse ma fille Iolanda.

Fernando.—Et si je perds?

Renato, *le prenant à part, et à voix basse.*—La mort.

Fernando.—L'offre est trop belle pour refuser.

Renato.—Tu acceptes ?

Fernando.—J'accepte, comte.

Renato.—Si tu perds....

Fernando.—J'aurai perdu et vous ne m'entendrez pas me plaindre ni maudire le sort. Si je n'ai pas appris à vivre, j'ai appris à mourir.

Renato.—A toi, ma fille. (*Les deux jeunes gens s'apprêtent à jouer.*)

Fernando, *à Renato*—Excusez ma hardiesse, mais une telle partie exige toute l'attention du joueur. Le comte de Fombrone vous attend près du feu. Vous causerez ensemble de votre jeunesse. Il faut que nous soyons seuls ici.—(*Le guéridon sur lequel ils jouent est près du bord de la scène, tandis que la cheminée est au fond, Oliviero est près du feu.*)

Oliviero.—Mon page a raison.

Renato.—Me voici. Buvons encore, Fombrone.

Oliviero.—Tu as été sévère pour lui.

Renato.—Trop, peut-être ?

Oliviero.—Non. Moi aussi, je lui ai fait souvent des remontrances et lui ai parlé sérieusement, mais il est si beau d'avoir confiance dans l'avenir ! Celui qui n'a pas éprouvé de désappointements est si pur. La joie est si complète dans cet œil noir, la pensée est si vive sous cette chevelure touffue. Je l'ai vu à l'œuvre et je le sais fort et audacieux. Son esprit hautain et loyal me plaît et me rappelle les jours de ma jeunesse.

Renato, *à part.*—Comme il brave la mort avec une fermeté héroïque.

Oliviero.—Tu réfléchis ?

Renato.—Point du tout.

Oliviero.—Et pourtant je lis dans tes yeux.

Renato.—Je voudrais qu'il fût vainqueur.

Oliviero.—Et il épouserait ta fille ?

Renato.—C'est vrai.

Oliviero.—Il faut avouer qu'elle joue à merveille. Et tu as offert au vainqueur une récompense comme celle-là ? Et toi, s'il perd, qu'auras-tu ?

Renato.—Rien.

Oliviero.—Vraiment, rien ?

Renato, *se parlant à lui même.*—Non, je ne veux rien, une telle condition n'est pas possible.

Oliviero.—Eh ! Renato, prétends-tu reprendre ta parole ?

Renato.—Mais s'il me la rend. *(Ils continuent à parler à voix basse.)*

Iolanda.—Qu'as-tu, page Fernando? Tu ne joues pas et tu gardes le silence.

Fernando.—Moi? Je regarde tes yeux qui sont si beaux!

Iolanda.—Et moi, je n'ai pas de peine à prendre tes pièces. Tu as déjà perdu une tour. Je fais échec à ton fou, si tu ne le mets bientôt à l'abri. Fais attention aux pièges.

Fernando.—Merci, belle Iolanda. Je pensais à mille choses lointaines, et je gardais le silence avec la triste certitude que je vais perdre. Me voici tellement aventuré que je n'ai pas fait un pas.

Iolanda.—Veux-tu, page Fernando, que nous changions de jeu?

Fernando.—Non, garde ton jeu et laisse-moi le mien.

Iolanda.—A toi. Ne trouves-tu rien qui t'arrête? Oh! l'étourdie que je suis. Tu vois que je suis en faute. Je fais échec à ton fou, mais je découvre mon cavalier.

Fernando, *prend le cavalier.*—Je n'oserais pas le prendre, je l'accepte comme un don.

Iolanda.—Tu vois comme je suis une adversaire qui joue étourdiment, pourtant ne crois pas que je l'aie fait par erreur.

Renato, *s'approchant.*—Comment va la partie?

Fernando.—Je perds.

Renato, *satisfait.*—Alors, mon fils, arrêtons-nous là. Finissons le jeu, la gageure était une plaisanterie.

Fernando.—Le croyez-vous? Avec vous, noble seigneur, je n'oserais pas plaisanter sur ce sujet ni d'ailleurs avec personne au monde.

Renato,—Tu perds, tu viens de le dire toi-même.

Fernando.—Bien que je perde, je ne réclame aucune grâce, car si j'avais été vainqueur j'aurais hautement fait valoir tous mes droits.

Renato.—Cesse de tenter le sort, page, cesse.

Fernando.—Je le tenterai et puisque j'ai donné ma parole, seigneur, je ne me repens pas.

Renato.—Comme tu voudras, *(Il s'éloigne et revient.)* Non, tu es jeune, mon fils, et plein de hardiesse. Je n'aurais pas de repos s'il t'arrivait malheur. Ne sois pas si fier, rends-toi à mes conseils. Je te prie comme je le ferais avec mon fils. Il en est temps, retire-toi, tu sais

ce qui t'attend. Allons, Iolanda, aide-moi, dis-lui de céder à mes avis.

Iolanda.—Pourquoi m'exposer à un refus ? Il peut en un instant reprendre le terrain perdu.

Renato.—C'est la vanité de vaincre qui te fait parler ainsi.

Iolanda.—Oh ! mon père.

Renato.—Mais tu ignores que s'il perd il doit....

Fernando, *l'interrompant.*—Comte....Vous faites une tentative inutile, personne ne peut m'arracher du cœur une promesse que j'ai faite.

Renato.—Je t'abandonne à ton étoile.

(Renato retourne près de Fombrone avec lequel il cause à voix basse. Iolanda et Fernando jouent pendant quelque temps sans parler.)

Iolanda.—Que voulait dire mon père avec ces mots : s'il perd il doit....?

Fernando.—Rien que je sache....bagatelles....

Ioalanda.—Et pourtant il avait l'air de parler sérieusement et tu l'as interrompu tout troublé. Que perds-tu, si tu perds ?

Fernando.—Rien qui me tienne au cœur.

Iolanda.—Mon père craint que tu ne sois vaincu. Je ne sais pourquoi, Fernando, je suis pensive et affligée.

Fernando.—Belle Iolanda, réjouis-toi ; c'est pour moi que sera la défaite.

Iolanda.—Oh ! pourquoi t'affliges-tu par de tristes présages ?

Fernando.—Moi ? Je regarde tes yeux qui sont si beaux.

Iolanda.—Tu as l'air triste, pourquoi ? Peut-être ta blessure te fait-elle souffrir ?

Fernando.—Précisément....que la vie est belle ! (*Silence.*)

Iolanda.—Sage Fernando, ta patrie est-elle loin d'ici ?

Fernando.—Je suis né dans un pays où l'air est doux et tiède, où la terre est pleine de chansons et de fleurs, où les amours sourient dans le sein des Muses, où les pâles oliviers se mirent dans la mer, où les collines sont couvertes de palmiers et d'orangers, où tout est parfumé, où tout est plein de sourires ; le paradis ne saurait rien offrir de plus beau ; les brises sonores de l'océan y soupirent, et ce beau pays est loin.

Iolanda.—Les dames y sont sans doute amoureuses et gentilles ?

Fernando.—Oui, disposées à l'amour, mais folles et oublieuses. Oui, mon soleil de feu nourrit des beautés présomptueuses; oui, ces lèvres ardentes appellent les baisers. Mais nous, grandis aux ardeurs du Midi, au milieu des fleurs enivrantes et parées des plus vives couleurs, nous aimons leurs pétales flexibles et pâles, nous aimons les étoiles, ces blanches corolles des cieux glacés. Nous aimons une tresse blonde, un œil bleu, un visage blanc et un mol abandon. Là se développent les fantaisies enflammées de la pensée plus vives qu'une chevelure brune ou qu'un œil noir. La terre lointaine de mon pays est azurée, les montagnes bleuâtres se voient de loin et les couchers de soleil sont d'or. (*Silence.*) Tu es belle, Iolanda.

Iolanda.—Comme tes paroles sont douces!

Fernando.—Ecoute... As-tu jamais pensé qu'on puisse mourir avant d'avoir éprouvé ce que c'est que l'amour? avant que les racines du cœur se soient épanouies au soleil, avant qu'on ait murmuré les plus ardentes paroles, avant d'avoir savouré une part du soleil?

Iolanda.—Oh! non.

Fernando.—Non, n'est-ce pas? Quand ce ne serait qu'une heure, une heure de cette ivresse qui les surpasse toutes, mes yeux fixés une heure sur les tiens et puis vienne la mort!

Iolanda.—Nous mourrions tous les deux!

Fernando.—Que tes cheveux sont soyeux!

Iolanda.—Pourquoi parles-tu de mort comme si tu avais à te plaindre de la destinée?

Fernando.—Comme ton sourire est doux!

Iolanda.—Pourquoi, page Fernando, me regardes-tu si tristement?

Fernando, *se remettant.*—Pour rien....Je pensais à des espérances impossibles, à des désirs confus.... Jouons, jai fait un songe d'or.

Iolanda.—Pourquoi soupires-tu?

Fernando.—Je soupire après le repos, après la patrie lointaine.

Iolanda.—Et les regards des belles châtelaines?

Fernando, *en montrant le jeu.*—Allons, c'est toi qui perds maintenant.

Iolanda.—Tu te hâtes de m'en avertir, la victoire paraît te faire peur.

Fernando.—Oh! non, mais tu ne sais pas, Iolanda, que j'ai joué ma vie. Tu ne sais pas que si je perds tout est fini pour moi. Tu ne sais pas que tu es belle comme personne au monde, que j'aime ton front blanc et ta chevelure blonde, que je suis seul au monde, si tu n'as pas pitié de moi.

Iolanda.—Et toi, aveugle, ne vois-tu pas que depuis une heure je suis toute troublée du désir de savourer cette ivresse qui surpasse toutes les autres?

Oliviero, *à Renato.*—Regarde comme il est pensif, la tête inclinée.

Renato.—Comment va la partie?

Fernando, *en souriant.*—Echec à la reine.

Iolanda.—Ecoute-moi, Fernando. C'est la première fois que j'entends une parole d'amour. Si tu savais comme j'y ai pensé souvent. Ta mâle prestance, tes nobles accents! Combien de fois assise sur la terrasse, le soir, au lieu du rythme monotone de la prière, ai-je murmuré des paroles enflammées et entrecoupées, demandant au ciel un rayon dans ma nuit. Si tu savais comment derrière les vitres se passaient longues et froides mes journées de veuve! Quand je voyais une femme avec un enfant dans les bras, quand les bruits d'un festin nuptial arrivaient à mon oreille, je regardais mes vêtements, mes colliers, mes bagues, et je me trouvais plus pauvre qu'une humble servante. Je me sentais au cœur un secret effroi et c'est en vain que je me réfugiais dans l'affection paternelle. Des marquis et des comtes sont venus demander ma main, mais je les ai tous refusés par suite d'une répugnance dont je ne me rendais pas compte. Tu es venu, Fernando, toi qui es fort et beau, et dans mon âme une voix m'a crié aussitôt: C'est celui-là!

Fernando.—Ta main, Iolanda, ta main blanche et douce. Ne considéreras-tu pas comme au-dessous de toi le sort d'un humble page?

Iolanda.—C'est le destin qui nous unit dans sa sagesse; regarde, deux coups encore et la victoire est à toi.

Renato, *s'approchant.*—Où en sommes-nous?

Iolanda, *en souriant.*—Père, votre fille, jusqu'ici invaincue, prépare le déshonneur de sa première défaite.

Renato.—As-tu perdu?

Iolanda.—Pas encore, mais je perdrai.

Renato.—Fernando, écoute-moi, arrête-toi, je n'étais pas sérieux quand je t'ai offert cette lutte. Choisis parmi mes châteaux le plus fort et le plus riche, il est à toi; mais si tu tiens cette proposition pour impossible, rends-moi ma parole, je te ferai riche et noble....C'est un père qui te le demande.

Fernando.—Seigneur, à une telle offre, je ne ferai qu'une réponse....J'aime votre fille. Comte, j'ai votre parole.

Renato.—Je la tiendrai, mais si tu écoutes la voix de l'honneur, si tu nourris dans ton cœur un peu d'affection pour ma fille, réfléchis, et si je te rappelle de tristes choses, pardonne-moi. Pense qu'elle a refusé une couronne ducale, qu'elle est tout ce qui reste d'une antique lignée. Réfléchis que plus d'un prince aspire à sa main. (*Fernando hésite, Iolanda s'en aperçoit et, par ses gestes, le pousse à jouer.*)

Iolanda, *à voix basse.*—Joue, Fernando.

Renato.—Un jour, page, tu seras peut-être un chevalier riche et puissant, mais jusqu'à ce jour....

Iolanda, *à voix basse.*—Joue, joue un coup seulement.

Renato.—Fernando, tu n'es encore qu'à l'aurore de la vie. Iolanda est belle et riche et....c'est son père qui te le dit, elle ne pourrait être longtemps heureuse avec toi. (*Pendant que Fernando hésite, Iolanda lui prend doucement la main et en cachette joue un coup pour lui.*)

Iolanda.—Père, le conseil vient trop tard, ce qui est fait est fait, votre honneur est engagé.

Renato.—Que dis-tu ?

Iolanda, *se levant, et tous avec elle.*—Echec et mat !

Oliviero.—Fernando a eu dans son jeu le démon et l'amour.

Iolanda, *à Renato.*—Vous m'offriez un époux, nous l'avons choisi à nous deux.

Renato, *apaisé*—Est-ce ainsi que tu te montres honteuse et affligée ?

Iolanda, *embrassant son père et donnant la main à Fernando.*—Celui qui l'emporte est de la famille et il n'y a pas de défaite.

Renato, *à Fernando.*—Puisque Dieu ne t'a pas accordé un nom glorieux, trouves-tu le mien suffisamment illustre?

Fernando.—Seigneur !

Renato.—Sois brave à l'action et sensé au conseil, et je remercierai le Ciel qui m'aura donné un fils.

(*Fernando s'agenouille aux pieds de Renato qui lui pose la main sur la tête, puis il se lève et se retourne vers Iolanda sans dire une parole.*)

Iolanda.—Page Fernando, tu me regardes encore et ne dis rien.

Fernando.—Je regarde tes yeux qui sont si beaux !

GIUSEPPE GIACOSA.

(*Revue Bleue.*) Traduit de l'Italien par M. Garnault.

LA CIGALE ET LA FOURMI. (Fable.)

Quittant le toit champêtre,
La cigale, un été,
Dans la grande cité
En garni vint se mettre.
Son nouveau logement
Ne fut qu'un trou bien sombre,
Flanqué sinistrement
En haut d'un vieux décombre.

Là n'était nuit et jour
Que tristesse éternelle.
Aucune ritournelle,
Pas un seul chant d'amour;
Et la belle nature
Dépouillait sur le seuil,
Sa robe de verdure
Pour un manteau de deuil.

La nouvelle arrivée
Trouva qu'en sa maison
Tout manquait d'horizon.
Et, dans sa chambre nue,
Le moindre frôlement
De son aile fragile
Disait amèrement:
" Que viens-tu faire en ville? "

Dame cigale avait
Une grande famille.
Les petits, ça fourmille,
Comme chacun le sait.
Pour le cœur d'une mère
Qui ne veut que leur bien,
C'est besogne légère
Que veiller sur eux bien.

Mais la dame frivole
S'ennuyait au logis,
Et malgré leurs hauts cris
Voilà qu'elle s'envole,
Entonnant follement
Un gai refrain de fête,
Fuyant éperdument
Petits et maisonnette.

Elle n'a plus qu'un soin :
Que son aile argentée,
Au soleil agitée,
L'emmène loin, bien loin,
Dans la salle brillante
Où n'entrent pas les pleurs,
Où chacun danse et chante
Et se pare de fleurs.

Elle veut dans l'ivresse
D'une folle gaité,
Chanter sa liberté,
Oublier la tristesse;
Et dans l'entraînement
Du bonheur qui la grise,
Dépenser largement.
Qu'importe après, la bise ?

Elle en avait assez
De son rôle de mère
Et ne songe plus guère
Aux petits délaissés,
Qui, dans le vieux décombre,
Loin des bois embaumés,
Dans leur chambrette sombre
Sont peut-être affamés.

Bientôt avec l'automne
Vint la rude saison
Qui n'a d'autre chanson
Que le cri monotone
Du grillon au foyer,
Où la bûche allumée
Se plaît à pétiller,
S'en allant en fumée.

Dame Cigale alors
Sentant frémir son aile,
Tente une ritournelle.
Mais hélas! vains efforts!
L'aile ne sait plus battre.
Inerte sur le sol
Elle vient de s'abattre;
Plus de chant, plus de vol.

Mais, dans le vieux décombre,
Travaillant tout l'été
Quand l'autre avait chanté,
Prévoyant le jour sombre
La fourmi pour demain,
Entassait dans ses caves,
Des petits morts de faim
Les dernières épaves.

Cette fable s'adresse à vous,
O mères de famille, époux,
Frères, que le plaisir entraîne:
Qui trop souvent, brisant la chaîne,
Oubliez le foyer sacré,
Pour semer vos écus au gré
De vos goûts, de votre caprice.
Est-il bien grand le sacrifice
Que vous impose le devoir ?
Non.—Rien qu'un peu de bon vouloir.

De cette fable écoutez la morale
Toute sage vraiment
En son enseignement :
" Ne faites pas ce que fait la cigale."

E. Grima.